

Joohee Bourgain

L'adoption internationale

Mythes et réalités



Table des matières

Préambule

Je ne suis pas née Asiatique, je le suis devenue.....9

Introduction

Prendre la parole, un enjeu politique.....31

Chapitre 1. Penser l'adoption du point de vue des adopté-es.....35

Chapitre 2. L'adoption internationale, « dans l'*intérêt supérieur de l'enfant* » ?.....38

Chapitre 3. La colonialité.....52

Chapitre 4. Le mythe de l'abandon.....61

Chapitre 5. Le mythe de l'orphelin-e.....66

ISBN : 9782490297139

© Editions Anacaona, 2021.

Relecture : Inès Duflot

| | |
|--|-----|
| Chapitre 6. Le mythe d'une vie misérable dans le pays d'origine..... | 75 |
| Chapitre 7. Le mythe du sauveur blanc..... | 81 |
| Chapitre 8. Le mythe de l'adoption comme acte non-raciste..... | 94 |
| Chapitre 9. Le mythe de la page blanche..... | 108 |
| Chapitre 10. Le mythe de l'éternel-le enfant..... | 114 |
| Chapitre 11. L'occidentalisation du modèle d'adoption et de faire famille..... | 121 |
| Chapitre 12. La question du préjudice et des réparations..... | 130 |
| Conclusion La métamorphose d'une faiblesse en force politique..... | 135 |
| S'adopter s'adapter se dompter..... | 144 |
| Glossaire..... | 146 |

Adresse aux lecteur·ices¹

J'ai commencé ce travail d'analyse et de réflexion sur l'adoption internationale pour essayer de comprendre les mécanismes d'un système dans lequel j'avais un rôle prédéterminé : celui de l'éternelle enfant reconnaissante, à qui l'on demande de se taire. Cet essai s'inscrit donc dans un processus d'*empouvoirement*² personnel. Mon écriture est celle d'un espoir politique. Et j'aimerais susciter de l'intérêt chez toutes les personnes adoptées qui n'ont pas osé jusque-là prendre la parole, qui doutent, hésitent, s'interrogent, tâtonnent et balbutient. Je ne suis pas meilleure qu'elles. J'ai simplement eu plus de temps ainsi que les conditions matérielles et psychologiques pour écrire

1 Je décide d'écrire en écriture inclusive, qui ne représente pas une simple dichotomie masculin/féminin mais essaye dans la mesure du possible d'être « neutre ». Cela inclut donc l'usage du point médian ; iel plutôt que il/elle ; celui plutôt que celui/celle ; ceux plutôt que celles/ceux ; toustes plutôt que tous/toutes, etc.

2 Francisation du terme anglais *empowerment*, qui renvoie à la capacité d'autonomisation individuelle, à la conquête de davantage de pouvoir pour agir sur les conditions sociales, économiques et politiques auxquelles nous sommes confronté·es en tant que membres de groupes minoritaires.

Préambule

cet essai. J'aime d'ailleurs ce terme : *essai*. Nous *essayons* tant que nous n'avons pas atteint notre but : d'abord nous connaître, nous reconnaître, pour pouvoir ensuite construire nos luttes, et pourquoi pas une société plus juste.

Cet essai juxtapose délibérément deux tonalités, entre le préambule d'une part et mon analyse de l'autre. Il m'a semblé indispensable de me présenter dans un premier temps, par souci de transparence afin que les lecteur·ices situent depuis quelle trajectoire de vie je m'exprime. Mes pratiques militantes m'ont en effet appris à accorder de l'importance au *discours situé*.

L'analyse que je développe dans cet essai répond à une urgence dont j'ai l'ambition de croire qu'elle dépasse mon seul cas personnel : celle de nommer pour ce qu'il est le système de l'adoption internationale et d'en finir avec une série de mythes qui en déguisent la véritable nature coloniale.

*Je ne suis pas née Asiatique, je le suis devenue.*¹

Je suis adoptée. Cette phrase simple, si courte et si anodine en apparence, est lourde de sens. Cet instant de ma vie qui renvoie au moment où j'ai été adoptée, où je suis arrivée en France dans ma famille adoptive², ne se limite pas à un instant T mais structure mon existence tout entière. Je suis adoptée au plus profond de moi, chaque instant de ma vie. Être adoptée est une identité qui me définit. Il ne s'agit ni d'un accessoire dont je peux me passer, ni d'un simple qualificatif superficiel, notamment pour ce que cela engage sur le plan racial

1 Écho à la fameuse citation de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ». (BEAUVOIR de, Simone. *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard, 1949.)

2 J'emploie « parent adoptif » lorsque j'évoque ma famille et mes parents. Dans les autres cas, je préfère employer « parents adoptant-es », qui exprime une certaine mise à distance, étant donné que ce terme n'est jamais utilisé dans la bouche des adopté-es quand ils parlent de leurs parents. Je trouve l'expression « parents adoptant-es » intéressante car elle retranscrit davantage l'image d'un groupe social ayant des intérêts communs tout en mettant l'accent sur leur *agentivité* (capacité d'agir), ne serait-ce qu'en ayant fait le choix actif d'adopter.

car je suis une adoptée *internationale* autant qu'une adoptée *transraciale**¹. Le fait d'être adoptée dans une famille blanche a des incidences sur mon quotidien mais aussi sur ma manière de me percevoir, et d'appréhender les autres et le monde. Mon expérience d'adoptée est telle une loupe qui a déformé l'image que j'avais de moi. C'est pourquoi, pendant longtemps, je ne me suis pas considérée comme Asiatique².

J'ai été élevée dans un foyer aimant. J'ai eu une enfance heureuse entourée de personnes bienveillantes qui m'ont permis de m'épanouir. Je me considère même comme « chanceuse » – non pas d'avoir été « sauvée » d'une vie supposément misérable dans mon pays de naissance, mais d'avoir eu une famille qui m'a aimée et que j'ai aimée en retour, ce qui n'est pas donné à tout le monde. J'ai la chance également d'avoir échappé aux violences *adultistes**³ intrafamiliales auxquelles certain-es adopté-es que j'ai rencontré-es ont été exposé-es.

Pour autant, même si je me sens globalement satisfaite de l'enfance et de la vie que j'ai eues dans ma famille adoptive, je ne m'interdis pas, au-delà de mon cas personnel et avec mon regard d'adulte, de considérer l'adoption en général comme un système dont les structures et les pratiques sont profondément

1 Les mots suivis d'un astérisque (*) renvoient au glossaire en fin d'ouvrage.

2 J'utilise ici le terme *Asiatique* dans les deux sens du terme : géographique et racial. Il me semble important de distinguer les deux, d'autant plus lorsqu'une expression comme « racisme anti-Asiatiques » ne désigne finalement que le racisme spécifique ciblant les communautés *asiatiques** (voir Glossaire). Tant que nous ne questionnerons pas l'usage du terme *Asiatique*, nous continuerons d'invisibiliser d'autres communautés asiatiques qui subissent d'autres formes de racisme.

3 Pour rappel, en France :
– un-e enfant meurt tous les 5 jours sous les coups de ses parents,
– 51 % des violences sexuelles sont commises sur des mineures,
– 2 à 3 enfants par classe sont victimes de pédocriminalité et 94 % dans la cellule familiale. (MERCIER, Marie. *Protéger les mineurs victimes d'infractions sexuelles*. Rapport d'information n° 289, 7 février 2018.)

asymétriques et empreintes de *colonialité**. Je ne porte pas cette critique sur l'adoption internationale guidée par une quelconque rancune ou colère mais, bien au contraire, forte de mon expérience d'adoption « réussie » qui a probablement contribué, entre autres paramètres, à ma stabilité affective, relationnelle et intellectuelle.

Le cocon

Je suis née en Corée du Sud en 1982 et suis arrivée en France en 1983 à l'âge de 10 mois.

J'ai grandi dans une famille blanche où j'étais l'unique enfant adoptée dans une fratrie de trois. J'ai toujours été entourée de personnes blanches, que ce soit au niveau familial ou amical. La ville où j'habitais était une ville moyenne du nord de la France, composée majoritairement de Blanc-hes et où il était dès lors quasiment impossible pour moi de trouver quelque *alter ego*. Pour la petite anecdote et comprendre aussi dans quel environnement social et racial j'ai vécu jusqu'à mes 20 ans, un ami qui a enseigné il y a quelques années dans un établissement scolaire de cette ville m'a dit un jour : « Je n'ai jamais vu autant d'élèves blonds aux yeux bleus qu'ici ».

Dans ma famille proche (mes parents, ma sœur et mon frère), je vivais à l'écart du monde, dans une forme de dénégation de mon « asianité », et je trouvais cela réconfortant. J'identifiais le domicile familial comme une sorte de cocon, où mes proches me confortaient dans l'idée que je n'étais pas Asiatique. De par l'oubli de ma langue maternelle et la déculturation radicale qu'a provoqué ma transplantation de la Corée du Sud vers la France, je ne l'étais plus en effet, à bien des égards. Restait donc à « gérer » l'autre différence, celle qui se voit au quotidien, dans le miroir et dans le regard des autres : la différence physique

entre elleux et moi.

Un autre problème se posait : assumer mon identité asiatique aurait signifié, dans mon esprit, et je suppose également dans celui de ma famille, ne pas être tout à fait membre à part entière de cette famille qui m'avait adoptée. Dès lors, les stratégies déployées par mes proches consistaient à affirmer qu'ils ne voyaient pas (plus) que j'étais *Asiatiquetée**, ce qui sous-entendait dans leurs mots rassurants que j'étais à leur image. Iels me faisaient ressentir un sentiment d'appartenance familiale tout en me confortant dans l'idée que j'étais unique à leurs yeux. Je me souviens de conversations à table où l'on me disait que je ne ressemblais pas aux personnalités asiatiquetées célèbres que l'on voyait à l'écran (très peu à l'époque, et encore aujourd'hui quand on y pense). Comme elles se comptaient sur les doigts de la main, je me souviens encore très bien de leur nom (Lucy Liu ou encore Tia Carrere qui jouait dans la série *Sydney Fox, l'aventurière*). Des phrases telles que : « Mais tu ne ressembles pas du tout à Lucy Liu, tu n'as pas les mêmes yeux, pas le même visage ! » me confortaient dans l'idée que j'étais différente. D'ailleurs, je ne trouvais pas Lucy Liu *belle*, car non seulement j'avais intériorisé les normes esthétiques blanches et la trouvais trop Asiatiquetée, mais j'exprimais aussi inconsciemment mon déni d'asianité. J'espérais que cette distinction relevée par ma famille voulait dire que je n'étais pas « trop » Asiatiquetée dans le regard des autres. Je comprenais la phrase : « Tu n'es pas comme elle » par : « Tu es comme nous », à savoir Blanche. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si ces discussions fortuites se terminaient souvent par la phrase : « De toute manière, on ne voit plus que tu es Asiatique ».

Comment pouvais-je alors être Asiatique sans disposer de références et sans ressembler finalement aux visages asiatiquetés projetés sur les écrans ? Mais en même temps comment

pouvais-je être totalement Blanche puisque je ne ressemblais physiquement pas à mes proches ? Je n'étais donc en quelque sorte ni l'un ni l'autre. Mais alors qui étais-je ?

À la maison, je vivais dans un cocon blanc. Il me semble important de faire une pause sur cette idée de cocon. À l'intérieur du cocon, l'ambiance est tellement douillette et réconfortante que l'on peut ne pas (vouloir) voir ce qui se passe à l'extérieur. Il y a aussi l'idée d'une certaine opacité par rapport au monde extérieur qui empêche d'y faire face avec la lucidité suffisante.

Ces discussions familiales teintées de *colorblindness*^{*1} et accompagnées de tout un éventail de stratégies discursives pour ne pas voir la *race** (ou prétendre ne pas la voir), étaient souvent en contradiction avec des interrogations que j'avais sur le fait d'être perçue comme Asiatique par le monde extérieur... Aussi loin que remontent mes premiers souvenirs, je me suis toujours sentie vulnérable dans les espaces publics extérieurs au cocon familial. Que ce soit à l'école ou dans la rue, je subissais des agressions racistes du fait d'être Asiatiquetée : des enfants m'interpellaient et m'insultaient de « sale chinoise », entrecoupé de « tching tchong » et « bol de riz » ; d'autres m'intimaient de « rentrer chez moi ». J'ai le souvenir d'avoir été dès mon plus jeune âge fortement blessée au point d'en pleurer. Et du fait de cet aveuglement à la race à la maison, j'étais totalement

1 Je préfère traduire *colorblindness* par « aveuglement à la race » plutôt que par « aveuglement à la couleur ». Le terme *race* me semble plus adéquat que le mot *couleur*. En effet, l'expression « couleur de peau » est incomplète pour évoquer tous les ressorts du racisme qui ne se réduisent pas au taux de mélanine des individus. Aussi, alors que l'on reproche au terme *race* d'être prétendument biologique, on continue d'utiliser l'expression « couleur de peau » qui s'avère être biologisante, car elle s'inscrit dans la continuité des théories racialistes qui hiérarchisaient en fonction des couleurs (Blanc, Jaune, Rouge, Noir). Les couleurs de peau ne sont pas réelles et sont, au même titre que la race, des constructions sociales. Alors pourquoi ne pas employer le mot *race* qui colle davantage aux mécanismes du racisme ?

démunie face au racisme. À force d'être agressée de la sorte, je me suis construit une carapace qui m'a endurcie malgré moi. Je finissais par répondre, par ne plus me laisser faire. Mais étant isolée, sans le soutien d'un groupe, mes réponses incisives n'y faisaient rien et je continuais d'être l'objet d'insultes ou d'attaques racistes.

En maternelle, un enfant m'a coupé les cheveux parce qu'ils étaient longs, raides et noirs et devaient sans doute constituer une forme d'étrangeté à ses yeux. En primaire, j'ai été bousculée lors d'une course dans la cour de récréation. Celle qui m'a bousculée ne m'aimait pas... et je ne peux m'empêcher d'y ajouter « parce que j'étais Asiatique » (bilan : fracture du fémur et un mois dans le plâtre). Au collège, un garçon m'a dit que j'étais « laide » parce que j'avais un gros nez et de petits yeux. Selon quels critères et quelles normes esthétiques mon nez et mes yeux étaient-ils *laid*s ? Et pourtant, ce jeune garçon tenait bien ces critères racistes de jugement esthétique de quelque part... Les adultes ne faisaient d'ailleurs pas exception à la règle. Une camarade de classe m'a un jour rapporté les propos de sa mère qui se demandait si je parvenais à voir correctement en raison de la taille de mes yeux. Dans mon quartier, un homme que je croisais de temps en temps sans le connaître m'appelait « Yoko » (en référence à la Japonaise Yoko Ono) dès qu'il me voyait.

Il est difficile de ne pas interpréter ces agressions à travers le prisme du *racisme** quand elles ont été si nombreuses et ont structuré à ce point notre personnalité. Mais là où c'est un phénomène difficile à évaluer, c'est que personne, à part quelques racistes convaincu-es et sans complexe, n'avoue avoir tenu un propos ou avoir eu une attitude raciste : dans nos sociétés, le racisme n'est pas avouable, pas ouvertement du moins. Et pourtant, en tant que *racisée** asiatique, et avec mon regard politisé

d'adulte, je n'ai aujourd'hui aucun doute sur la teneur raciste de tous ces événements. Pour le dire dans le langage judiciaire, j'en ai l'*intime conviction*.

Logiquement, toutes ces (micro-)agressions¹ m'ont poussée à rejeter mon asianité que je percevais comme étant la source de ces attaques et de ces maux. Au fond de moi, je voulais être Blanche, pour ressembler à ma famille mais aussi pour accéder à une certaine tranquillité d'esprit qui m'était interdite.

J'ai un autre souvenir – qui pour moi relève aussi du racisme – avec lequel j'ai dû me construire. Il s'agit de la *fétichisation** dont j'ai fait l'objet de la part d'autres enfants. En primaire, je me souviens d'une jeune fille un peu plus âgée que moi qui venait tous les jours m'attendre à la sortie et qui m'accompagnait jusqu'au coin de la rue où je devais retrouver mes parents. Pourtant, elle n'était pas dans mon école. Elle me complimentait sans cesse sur mon apparence physique et félicitait également mes parents d'avoir une si jolie petite fille qui « ressemblait à une poupée ». Cette relation me mettait très mal à l'aise mais je n'avais pas à l'époque les mots pour le dire. Sous l'apparence de compliments et de mots positifs et chaleureux se cachait une attitude raciste qui ne disait pas son nom : la fétichisation des corps et des personnes asiatiquetés. Et cette fétichisation, je l'ai vécue dès mon plus jeune âge, avant même d'en garder des souvenirs. Ma mère était fière de me raconter que lorsqu'elle se promenait avec moi, bébé, des passant-es

1 Ce terme, conceptualisé en 1970 par le psychiatre américain Chester Pierce, désigne des propos, des comportements et des représentations apparemment banals qui s'avèrent négatifs et racistes. Pierce les classe en trois sous-catégories : les micro-attaques, les micro-insultes et les micro-invalidations. Pour le juriste brésilien Adilson Moreira, ces micro-agressions « ne sont pas toujours des actes ouvertement racistes », mais elles relèvent bien du racisme car elles reposent sur « une vision négative des groupes minoritaires, liée aux différences de statut culturel entre les groupes raciaux ». (MOREIRA, Adilson. *Le racisme récréatif*. Paris : éd. Anacaona, 2020).

s'arrêtaient régulièrement pour s'extasier devant moi. J'étais une curiosité, une sorte de joli bibelot, de « chinoiserie », une « poupée chinoise » en porcelaine que l'on admire pour ses traits exotiques¹. Je n'avais pas conscience à l'époque que cette fétichisation se prolongerait jusque dans mes relations intimes à l'âge adulte...

Plus généralement, cette confrontation entre la manière dont me percevait ma famille proche et celle que le monde extérieur m'imposait de manière parfois violente créait en moi une vraie dissonance cognitive. Je me percevais comme Blanche dans la vie de tous les jours tant que je ne croisais pas mon reflet. L'épreuve du miroir était comme un retour désagréable à la réalité, me renvoyant l'image d'une personne asiatiquetée dont j'aurais voulu effacer certains traits à mon goût trop marqués : mes yeux trop petits, mon nez trop gros et plat, mon visage trop rond.

Baignée dans cette éducation blanche aveugle à la race, je niais la dimension raciale d'être Asiatique. J'étais en déni total sur mon asianité, sur le racisme que je vivais au quotidien, car en prendre conscience aurait été d'une grande violence et m'aurait surtout laissée démunie. Pour me sentir appartenir à une

1 L'expression « *China doll syndrome* » évoque la manière dont sont perçues les filles asiatiquetées adoptées. Ce syndrome s'inspire de l'image de la poupée chinoise en porcelaine qui est un stéréotype accolé aux femmes asiatiquetées perçues comme dociles (voir *Fétichisation* dans le Glossaire). Le syndrome de la poupée chinoise peut ainsi se retrouver sous la forme d'une fétichisation non-sexuelle chez les personnes qui souhaitent adopter de préférence des filles plutôt que des garçons asiatiques, en projetant sur les filles asiatiques l'image d'une poupée jolie et docile. Dans sa thèse sur l'adoption transnationale entre la Chine et les États-Unis, Frayda Cohen estime que les parents adoptant-es américain-es « construisent leur compréhension à travers le prisme des stéréotypes néocolonialistes de la féminité asiatique, comme les poupées chinoises, qui mettent en valeur leur docilité, leur fragilité et leur statut de victime ». (COHEN, Frayda. « *Tracing the Red Thread : An Ethnography of Chinese-U.S. Transnational Adoption* », thèse soutenue à l'université de Pittsburgh, 1996).

communauté – celle de ma famille proche – et pour mon bien-être mental, moral et social, je ne pouvais pas assumer mon identité asiatique. D'ailleurs, sur quelles fondations culturelles aurais-je pu construire cette identité ? À l'inverse des personnes asiatiques non-adoptées, je n'avais pas de communauté de référence à laquelle appartenir. J'étais une Asiatique *outsider*² qui avait besoin de se raccrocher à des certitudes, même si celles-ci étaient illusoires. Cette dissonance cognitive me poussait à minimiser le racisme que je vivais. Au fond de moi, je savais que c'était du racisme. Mais je n'ai pu verbaliser cette sensation qu'à l'âge adulte. Enfant et adolescente, je rejetais la faute sur mes agresseur-euses en considérant qu'ils étaient « bêtes », « méchant-es » et « ignorant-es ». Je sais aujourd'hui que je ne peux plus me contenter de mépriser *individuellement* mes agresseur-euses car le racisme est un phénomène *structurel*.

La fissure

Le ciment de ce cocon blanc était ma mère adoptive. Elle et moi avions une relation très forte. C'est elle qui, par sa force, son énergie, et son implication a garanti pendant toutes ces années le bon fonctionnement et les bonnes relations au sein de notre famille – au prix, je le vois aujourd'hui, d'une énorme charge mentale en tant que femme et en tant que mère.

Ma mère a été emportée par un cancer à l'âge de 57 ans. J'en avais 23.

2 Référence au concept d'*outsider within* (que l'on pourrait traduire par « étranger-e de l'intérieur »), pensé par la féministe noire Patricia Hill Collins. *L'outsider within* sert à qualifier le positionnement social des femmes noires, et de tous les individus qui se situent à la frontière entre deux groupes sociaux, l'un majoritaire, l'autre minoritaire. (COLLINS, Patricia Hill. *Fighting Words : Black Women and the Search for Justice*. Minneapolis : Univ. of Minnesota Press, 1998.)

Le cocon a alors commencé à se fendiller, puis il s'est entièrement déchiré avec le temps. Je n'avais plus de communauté familiale sur laquelle me reposer ou de repère pour me guider. J'ai dû reconstruire une identité, une appartenance et une communauté ailleurs.

Poussée par des envies de justice et d'égalité, je me suis rapprochée de groupes militants à Lille, ville où j'ai fait mes études. J'avais l'impression d'y retrouver une forme de solidarité qui se nouait autour des luttes et de principes égalitaires.

J'ai milité en tant que soutien aux côtés du CSP59 (comité des sans-papiers 59), un collectif créé en 1996 qui lutte pour la régularisation de toutes les travailleur-euses sans-papiers. C'est à cette époque que j'ai rencontré trois militant-es sans-papiers que j'ai commencé à suivre et à aider dans leurs démarches administratives. D'origine thaïlandaise, iels étaient les seul-es Asiatiques asiatiqueté-es¹ au CSP59. Et du côté des soutiens, j'étais également la seule personne asiatiquetée. Je pense que c'est en partie ce qui nous a rapproché-es. Iels étaient minoritaires au sein du CSP59 et cela avait pour elleux des conséquences en termes d'isolement.

Malgré la barrière de la langue, nous parvenions à communiquer et à échanger sur des sujets du quotidien. Iels me percevaient comme Asiatique mais cela ne me dérangeait pas. Peut-être tout simplement parce qu'iels l'étaient également, et qu'iels me renvoyaient une image de moi que je désirais au fond construire. Leurs questions qui sembleraient anodines pour des personnes non-adoptées me poussaient souvent dans mes retranchements. Je n'ai jamais su leur dire que j'étais adoptée, je crois que j'avais peur de ne pas réussir à leur expliquer... Quand iels

¹ J'emploie ici volontairement les deux termes *Asiatique* et *asiatiqueté* car ils désignent à la fois l'origine géographique de ces personnes, et le fait qu'elles sont racisées Asiatiques, ou pour le dire autrement, *asiatiquetés*.

me demandaient si j'avais de la famille en Corée du Sud, je leur répondais que non. Quand iels me demandaient si je parlais coréen, je leur répondais non plus... J'avais l'impression qu'une incompréhension s'installait entre nous dès que nous abordions le sujet de mes origines. Et paradoxalement, leurs questions ont eu pour effet de m'inciter à m'intéresser à la Corée du Sud. De peur de paraître « anormale », je me suis alors penchée sur l'histoire, la culture et la langue sud-coréenne. Mais à cette époque, cette connexion était artificielle car elle répondait davantage à un besoin de normalité vis-à-vis de personnes asiatiques non-adoptées que d'un réel besoin de connaître mes origines.

Le recollage

J'ai retravaillé cette connexion quelques années plus tard en faisant la démarche de retourner vivre dans mon pays de naissance. Là encore le hasard a joué son rôle.

Une amie d'origine américano-russe, que j'avais rencontrée dans les milieux militants lillois, m'a un jour annoncé qu'elle allait enseigner l'anglais en Corée du Sud. Je ne lui avais pourtant jamais dit que j'étais d'origine sud-coréenne. Mais je me suis tout de suite exclamée : « Ah ! Si tu as ce job, je viendrai te rendre visite ! »

Voilà comment j'ai pris la décision de retourner pour la première fois en Corée du Sud en juin 2012. Un retour en avion, 29 ans après le trajet aller qui m'avait fait arriver en France également par les airs. Et ce fut une révélation à laquelle je ne m'attendais pas...

Dans l'avion, avant d'atterrir, j'ai ressenti une excitation sans commune mesure en regardant les îles qui bordaient la péninsule depuis mon hublot. Ce n'étaient pas que des bouts de terre. C'était *la terre* de mes Ancêtres, celle où j'étais née et

celle où j'aurais pu vivre. J'avais hâte de la fouler. Ce voyage commençait avec un goût de sacré mais aussi de magie ; il allait me rendre tout ce qui m'avait été arraché, ma langue, ma culture, ma communauté, mon identité...

Dès les premiers instants dans le métro, scrutant les visages, je me suis débarrassée avec soulagement du cliché selon lequel toustes les Asiatiqueté-es se ressemblent. Mais peut-être attendais-je aussi de retrouver une partie de moi sur les visages que je croisais ? Une familiarité qui m'avait tant fait défaut jusqu'à présent ? Je n'y parvenais pas. Tous ces visages, tous ces individus étaient uniques.

Ce voyage a eu le goût d'un récit initiatique. Telle l'héroïne de ma propre histoire, j'essayais de me reconnecter à certains pans cachés de mon identité à travers les lieux touristiques et les plats que je découvrais avec appétit. J'étais une touriste insatiable, toujours avide de connaître les paysages et les lieux recommandés par les guides touristiques. J'étais exaltée par tout ce que je voyais, touchais, sentais. Pour autant, je n'étais pas une touriste insouciant. Il y avait une contrepartie, une part d'ombre et de mystère qui m'obsédait. J'imaginai sans cesse que, parmi les visages des femmes que je croisais, se cachait peut-être celui de ma mère biologique...



Peu de temps avant ce voyage en Corée du Sud, j'avais vu l'adaptation cinématographique des deux premiers tomes de

la BD *Couleur de peau : Miel*¹ écrite par Jung, un adopté sud-coréen. Certains passages le filment lors de son premier voyage en Corée du Sud. Lui aussi s'interroge sur la possibilité de croiser sa mère biologique sans même le savoir. Voir ce film m'avait profondément bouleversée, et certaines de mes actions semblaient faire écho à celles de Jung.

Comme lui, mais aussi comme la majorité des adopté-es qui retournent dans leur pays d'origine, je suis allée consulter mon dossier dans mon agence d'adoption, *Holt International*. J'ai découvert certaines informations comme l'âge de mes parents biologiques à ma naissance et la raison pour laquelle ma mère biologique, femme non mariée, s'était séparée de moi quand j'avais six mois. Alors que j'avais mon dossier d'adoption sous les yeux, l'employé du service de post-adoption m'a expliqué, comme si de rien n'était, qu'il y avait une partie confidentielle à laquelle je ne pouvais pas avoir accès. À l'époque, j'étais tellement habituée à ne pas être actrice de ma vie, à être infantilisée, à devoir passer par des tierces personnes pour avoir accès à des informations qui me concernaient directement, que, bien qu'étant frustrée, je suis restée dans le bureau à acquiescer et à accepter cette fatalité qui consistait à être dépossédée d'une partie de mon histoire. Aujourd'hui, si c'était à refaire, je prendrais le dossier pour m'enfuir avec. Peut-être que ce « vol », qui n'aurait été au final qu'un juste retour des choses, m'aurait permis

1 *Couleur de peau : Miel* est un film d'animation et documentaire sorti au cinéma en 2012 et co-réalisé par Laurent Boileau et Jung-sik Jun d'après la bande dessinée éponyme de ce dernier. Par son travail artistique, Jung fait office de précurseur – le premier tome de la BD est sorti en 2007 – en donnant à voir dans la sphère publique et médiatique la parole d'un adopté qui témoigne sans fard ni compromis de son vécu et de ses problématiques d'adopté quand il était enfant, adolescent et jeune adulte. Dans le film, il évoque également le mal-être et la santé mentale des adopté-es à travers des exemples d'addiction ou de suicide, comme l'accident de voiture de sa sœur qu'il considère comme un suicide déguisé. (Voir également JUNG. *Couleur de peau : miel*. Toulon : éditions Soleil, 2007).

de retrouver la trace de ma famille biologique. Peut-être que cela m'aurait évité d'entamer des démarches qui n'ont jamais abouti – en raison notamment de la politique du secret mise en place par les services de post-adoption des agences afin de dissuader tout contact avec les familles de naissance, qui s'est avérée être un obstacle à ma recherche d'origines.

J'ai entamé des démarches auprès de deux services de post-adoption : ceux de l'agence d'adoption privée américaine *Holt International*, et de l'organisme gouvernemental KAS (*Korea Adoption Services*), créé en 2013, dont l'un des buts est de rassembler et de centraliser les dossiers d'adoption gérés par les agences privées. Dans les deux cas, je n'ai pas pu avoir accès aux informations confidentielles de mon dossier. Les deux services utilisent la même procédure pour contacter les familles biologiques en envoyant un courrier qui demande simplement au destinataire de contacter l'émetteur·ice du courrier (sans autres précisions). La politique du secret est ici appliquée au détriment des adopté·es qui recherchent leurs origines. En 2014, après plusieurs envois de courriers restés sans réponse, j'ai tenté de sortir de cette manière confidentielle de communiquer en proposant à l'employée du service de post-adoption de KAS une lettre que j'avais fait traduire en coréen, dans laquelle j'exprimais à ma mère de naissance mon désir de connaître mes origines tout en la rassurant sur mes intentions de ne pas lui nuire. Cette proposition d'envoi de lettre à la place d'un courrier dépersonnalisé a été refusée. Depuis ce jour, je n'ai pas repris mes recherches pour retrouver ma famille biologique.



Revenons à mon premier voyage, qui avait un goût d'inachevé. Je ressentais le besoin immense de vivre plus longtemps en Corée du Sud. En 2013, après un an de préparatifs, j'y suis retournée. L'aide et le soutien de mon compagnon y ont beaucoup contribué, et nous avons vécu tous les deux à Séoul jusqu'en 2015. Ce séjour a permis de combler des vides en donnant du sens à certaines facettes de mon identité d'adoptée sud-coréenne. J'ai fait la connaissance d'associations, de lieux et d'individus qui m'ont aidée à envisager l'adoption internationale autrement. Jusque-là, je percevais l'adoption comme une « chance ». J'avais été « sauvée » d'une vie misérable, pensais-je. Je baignais complètement dans les mythes que je propose de déconstruire dans cet essai. Les rencontres que j'ai faites ont radicalement changé mon point de vue sur l'adoption.

L'arrivée dans un pays étranger que l'on ne connaît pas peut être déstabilisante à bien des égards, et entraîner un sentiment d'isolement quand on est expatrié·e¹. Ce n'était pas mon cas car je n'étais pas une expatriée comme les autres. Lorsque je rencontrais d'autres adopté·es, les langues se déliaient très facilement entre nous. Nous n'étions pas totalement des inconnu·es, nous nous reconnaissons appartenir à une communauté de déraciné·es. De ce fait, dès les premiers échanges, nous pouvions vite arriver à partager des expériences très personnelles, intimes et souvent difficiles. Plusieurs adopté·es que j'ai rencontré·es ont témoigné avoir vécu de la maltraitance (psychologique et physique) ainsi que des violences racistes intrafamiliales, de la fétichisation malsaine, voire de la pédocriminalité de la part de leurs proches. Des femmes adoptées m'ont fait part de

1 J'ai conscience de la différence de sens associé aux termes « expatrié·e » et « migrant·e/immigré·e ». Le choix de ces mots implique des rapports inégaux de classe et de race. (Voir KOUTONIN, Mawuna Remarque. « Why are white people expats when the rest of us are immigrants ? », *The Guardian*, 13 mars 2015.)

comportements déplacés de la part de leur père adoptif – attitudes ou propos les sexualisant alors qu’elles n’étaient souvent que prépubères. Mais l’exemple le plus terrible qu’il m’a été donné d’écouter est celui d’un adopté américain rencontré à Séoul, qui avait été agressé sexuellement par son père adoptif. Je lui suis reconnaissante de m’avoir témoigné autant de confiance et de m’avoir raconté son histoire. Sa sœur, elle aussi adoptée et victime du même pédocriminel, a fini par se suicider¹.

Les violences intrafamiliales existent dans tous les types de familles et dans tous les milieux, malheureusement. Mais je m’interroge sur la violence qui touche les enfants adoptés-es², notamment la violence sexuelle : est-elle minorée parce que l’enfant n’est pas vraiment « le sien » ? Ou parce que l’enfant racisé-e « compterait moins » qu’un-e autre ? Je laisse le débat ouvert, mais j’attends avec impatience des études à grande échelle qui pourraient corroborer ce pressentiment que j’ai concernant la surexposition des enfants adoptés-es aux maltraitements intrafamiliales, notamment dans le cas d’adoptions transraciales³. Enfin, à ce sujet, je ne peux m’empêcher de penser à l’exemple

1 Au sujet du suicide chez les adoptés-es, l’association *InterCountry Adoptee Voices* (ICAV), fondée en 1998 par Lynelle Long, une adoptée australienne d’origine vietnamienne, est un réseau de solidarité et de plaidoyer en faveur des droits des adoptés-es. Leur page Facebook *InterCountry Adoptee Memorials* a pour but de rendre hommage aux adoptés-es qui se sont suicidés-es ou ont été assassinés-es.

2 En Corée du Sud, en 2019 « 13,35 % des enfants adoptés ont été victimes d’abus, soit deux fois plus que les enfants élevés par leurs parents biologiques. » (MOON, Grace. « A baby’s death casts shadow on South Korea’s adoption industry », *Nikkei Asia*, 17 janvier 2021.)

3 Les personnes adoptées à l’international et en situation de handicap sont particulièrement touchées. En Australie, voir les témoignages publiés par l’ICAV pour interpeller la Commission royale d’enquête sur la violence, les maltraitements, la négligence et l’exploitation des personnes adoptées en situation de handicap. L’ICAV espère ainsi que cette Commission d’enquête prendra en compte les problématiques spécifiques des adoptés-es internationaux souffrant d’un handicap. (« Violence, Abuse, Neglect & Exploitation of People with Disability », ICAV, 2019.)

de Woody Allen, en couple avec sa fille adoptive Soon-Yi, sans que cela ne cause un grand émoi. Bien que cette relation semble consentie, un seul mot me vient pour la qualifier : incestueuse. Après tout, n’est-ce pas comme cela que l’on nomme une relation sexuelle entre un père (fût-il un beau-père) et son enfant ?



Durant mon séjour en Corée du Sud, la communauté à laquelle je me sentais appartenir était ancrée dans une histoire longue de plusieurs décennies. L’adoption internationale a commencé à la fin de la guerre de Corée, dès le début des années 1950, et les générations d’adoptés-es se sont depuis succédées. Beaucoup sont retournés vivre en Corée du Sud.

L’adoption internationale, telle qu’elle est pratiquée en Corée du Sud, peut d’ailleurs être considérée comme le « laboratoire » mondial de l’adoption internationale en tant que système mis en place à l’époque contemporaine. La Corée du Sud est l’un des pays qui a envoyé le plus d’enfants à l’adoption internationale (environ 200 000 enfants adoptés-es, dont plus de 11 000 en France).

Il existe des associations et des lieux tenus soit par des adoptés-es, soit par des « alliés-es » qui mènent des actions d’utilité publique en aidant les adoptés-es à accomplir leurs démarches pour s’installer en Corée du Sud, tout en militant pour plus de reconnaissance et de droits pour les adoptés-es⁴. Des initiatives

4 L’association GOALS, créée en 1998, est uniquement tenue par des adoptés-es sud-coréens. L’association a milité pour que les droits des adoptés-es soient reconnus dans la loi *Overseas Korean Act*, qui régit le statut de la diaspora sud-coréenne. En 1999, GOALS a obtenu que les adoptés-es qui s’installent en Corée du Sud bénéficient du visa F4, qui permet à toutes les *kyobos* (nom coréen pour désigner les expatriés-es sud-coréens) un accès aux droits liés à la résidence, au travail, aux soins, etc.

et des alliances de luttes existent également. En 2011, KUMFA¹, KOROOT², et deux autres collectifs d'adopté·es, ASK³ et TRACK⁴, se sont mobilisés pour faire réviser la loi spéciale sur l'adoption, afin que la Corée du Sud se mette en conformité avec les normes de la Convention de La Haye relative aux droits de l'enfant (qu'elle a finalement signée en 2013.)

En dehors de cette prise de conscience politique, ce séjour fait de hauts et de bas émotionnels a été une épreuve initiatique. J'alternais entre des passages à vide liés à un sentiment d'échec puisque je ne pouvais pas retrouver ma famille biologique ou à l'impression de ne pas être une Sud-Coréenne « authentique », et des moments de joie intense lorsque je pensais à la chance que j'avais de pouvoir vivre aussi longtemps dans mon pays de naissance. Ce séjour m'a permis de reconstruire une partie de mon identité asiatique sud-coréenne et surtout de l'assumer. Je me suis littéralement battue – contre moi-même, contre mon manque de confiance, contre mon impression d'il-légitimité en tant que Sud-Coréenne, contre mes baisses de

1 KUMFA (*Korean Unwed Mothers Families' Association*) est une association fondée en 2009 par des femmes non mariées qui revendiquent des droits, comme celui de pouvoir élever leur enfant seules. En Corée du Sud, le système patriarcal et hétéronormé qui impose le mariage comme modèle unique de faire famille tend à discriminer et à stigmatiser les femmes non mariées. Il s'agit de l'une des raisons principales qui poussent les femmes à se séparer de leur enfant (à l'heure actuelle, 90 % des enfants envoyé·es à l'adoption en Corée du Sud le sont pour cette raison).

2 KOROOT est une auberge (*guest house*) tenue par un couple coréen, Pasteur Kim et Mrs Kong, qui n'héberge que des adopté·es et leurs proches. Cette auberge est un lieu de rencontres et d'échanges entre adopté·es, mais aussi une plateforme de ressources, de sensibilisation et d'actions pour politiser les questions liées à l'adoption internationale et transraciale.

3 Le collectif ASK (*Adoptee Solidarity Korea*) a été fondé par des adopté·es en 2004 pour attirer l'attention sur les problématiques liées à l'adoption internationale à travers l'éducation et l'activisme, et revendiquer des droits pour les adopté·es d'origine sud-coréenne.

4 Le collectif TRACK (*Truth and Reconciliation for the Adoption Community of Korea*) a été créé par des adopté·es en 2007.

moral, ou encore contre l'injonction que je croyais lire dans le regard des Sud-Coréen·nes que je devais apprendre rapidement la langue afin que ma manière de m'exprimer colle à mon physique.

Recoller les morceaux de mon identité asiatique (que ce soit au niveau de l'apprentissage de la langue ou de la culture) était une épreuve quotidienne. Les interactions avec les autres Sud-Coréen·nes n'étaient pas toujours évidentes. J'expérimentais la symétrie inverse de ce que je vivais en France : ici, je suis *a priori* perçue comme étrangère, et seul le fait de m'exprimer peut me permettre d'être considérée comme Française (c'est sûrement la raison pour laquelle j'ai si bien appris à manier la langue française, comme si je devais prouver ma *francité* par une forme d'excellence en la matière). À l'inverse, en Corée du Sud, j'étais perçue *a priori* comme Coréenne et les réactions étonnées des personnes qui m'abordaient dans la rue, face à mes difficultés à leur répondre, me mettaient souvent mal à l'aise. Apprendre le coréen était donc une nécessité. Et en attendant de maîtriser la langue, j'avais appris une expression toute faite : « 미안해요. 입양인데요 » qui signifie : « Désolée mais je suis adoptée ». Cette phrase agissait comme un talisman repoussant les réactions d'incompréhension. Sur les visages de mes interlocuteur·ices, l'étonnement laissait alors souvent place à la pitié.



Cette expérience de vie en Corée du Sud m'a rendue plus forte, plus sûre de moi, et m'a permis d'assumer fièrement qui je suis.

De retour en France, mon regard sur l'adoption avait changé du tout au tout, enrichi d'une nouvelle grille de lecture

faite de questionnements sur la colonialité de l'adoption internationale et de politisation de mon identité d'adoptée. Celle-ci est aussi le fruit d'apports théoriques militants (le deuxième ingrédient indispensable à ma prise de conscience) liés à l'anti-racisme, à la *pensée décoloniale** et anti-impérialiste, produits autant dans la sphère internationale que française, notamment depuis 2005¹.

Pour autant, certains obstacles m'ont empêchée de parler ouvertement de mon ressenti et de mes réflexions sur l'adoption internationale aux membres de ma famille. Prise entre des logiques de loyauté familiale et la démotivation face à l'ampleur du travail explicatif, je n'ai jamais su parler de tout cela avec mon père. Le voyant affaibli par la maladie, j'ai toujours évité d'aborder ce sujet avec lui. Je ne lui ai d'ailleurs jamais dit qu'en 2016 j'avais officiellement changé mon prénom français pour reprendre mon prénom sud-coréen, Joohee². Jusqu'à son décès en 2017, je l'ai laissé croire en des mythes, ceux-là même dont je me libérais progressivement. Aujourd'hui, au sein de ma famille, je suis heureuse de pouvoir en parler plus librement

1 Je considère 2005 comme une année charnière, qui a permis de poser en France la question de la race sociale dans le débat public et les espaces militants de gauche. L'appel des Indigènes de la République en janvier, puis les révoltes dans les banlieues françaises suite au décès de Zyed Benna et Bouna Traoré en octobre 2005, ont permis de questionner et de problématiser les rapports de race en France tout en identifiant l'existence d'un continuum colonial.

2 Pour changer de prénom en France, il faut déposer un dossier au service de l'état civil de la mairie de son lieu de résidence ou du lieu où son acte de naissance a été réalisé. L'adoption fait partie des demandes légitimes qui ne peuvent faire l'objet d'un refus de la part de l'officier de l'état civil. Dans mon cas, j'ai commencé à constituer un dossier au début de l'été 2016. J'y ai mis des pièces justificatives telles que la photocopie de mon passeport sud-coréen que j'avais lors de mon arrivée en France et où apparaît mon prénom Joohee. J'ai également demandé à des proches de rédiger des attestations sur l'honneur expliquant qu'ils m'appelaient « Joohee » et non plus « Justine », mon ancien prénom français. J'ai reçu un avis favorable quelques semaines après le dépôt de mon dossier.

avec mon frère. Et au-delà de mon cercle familial, je suis entourée de proches et d'ami-es qui légitiment ma parole et me confortent dans l'idée de la partager.

Aujourd'hui, je me questionne bien sûr toujours au sujet de mon identité d'adoptée sud-coréenne. L'identité n'est pas un fait définitif mais un processus en élaboration constante, soumis à de nombreuses tensions. C'est ce tiraillement, ces allers-retours entre réalités et imaginaires sur mes origines, qui constituent l'essence même de mon identité. Ce mouvement incessant se nourrit de doutes et d'incertitudes, souvent éprouvants mais indispensables pour créer et se projeter vers des vérités à peu près tangibles.

En tant que minorité invisible et muette, je me trouve dans un interstice identitaire où je dois tâtonner (souvent seule) pour trouver de quoi m'éclairer. Cela m'oblige parfois à inventer mes propres outils pour y parvenir. Il peut m'arriver de commettre des erreurs en me connectant de manière maladroite à ma culture d'origine. Je ne suis pas à l'abri de tomber dans des *représentations orientalisantes*³ projetées sur la culture sud-coréenne, de faire des erreurs d'interprétation, de passer à côté de l'essentiel... J'essaie d'avoir une vigilance constante à l'égard de mon identité blanche et occidentale pour que celle-ci n'empiète pas sur la part, construite dans l'effort, de mon identité asiatique sud-coréenne.

Je suis telle un vase qui a été en partie cassé et dont il faut recoller les morceaux. Il restera toujours des fissures visibles ou des parties non comblées. J'ai accepté ces parts d'ombre, de vide. J'en ai aussi comblé d'autres, notamment en retrouvant

3 Je m'inspire ici du concept d'*orientalisme* analysé par Edward Saïd. Il s'agit de comprendre comment l'Occident a créé une certaine image de l'Orient à travers l'art et la littérature au XIX^e siècle, et comment cette vision a eu des incidences sur la colonisation et l'impérialisme occidental. (SAÏD, Edward. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Le Seuil, 1978.)

l'usage de mon prénom sud-coréen. J'avais besoin que mon hybridité soit officiellement marquée sur mes papiers d'identité : *Joohee* pour mon identité coréenne et *Bourgain* pour mon identité française. *Joohee* pour exprimer ma reconnexion à une partie de ma culture d'origine, et *Bourgain* parce que c'est le nom de la famille qui m'a élevée et aimée. Cela m'a permis d'assumer et de revendiquer une identité plurielle et forte, qui est en contradiction avec un discours universaliste qui impose comme point de départ et d'arrivée le fait d'être Français-e, un point c'est tout.

Oui, je suis l'exemple que l'on peut être et/ou se sentir Français-e *et* autre chose à la fois. De la même manière, mon expérience d'adoptée m'aura permis de me libérer d'une vision biologisante de la famille et d'accepter l'idée de mon inscription dans une parentalité multiple.

Finalement, avec le temps, je ne pense plus à mon cocon familial avec nostalgie et regret. Je le perçois comme un moment de ma vie. Tel un papillon, je suis sortie de ce cocon plus forte que je n'y suis entrée.



Je suis Asiatique.

Cette affirmation identitaire est le fruit d'un long cheminement, d'un long combat contre moi-même et contre mon éducation blanche. Et je suis convaincue que cette prise de conscience a pris du temps *parce que* je suis adoptée. Il est donc impossible pour moi de séparer les deux. Je suis adoptée *et* Asiatique. Et d'autres choses encore...

Introduction

Prendre la parole, un enjeu politique

Mon identité est plurielle. Je suis une femme¹ asiatique, asiatiquetée et adoptée vivant sur le territoire français hexagonal. Cette pluralité, je l'ai apprivoisée, je l'ai domptée, je l'ai construite et j'ai fini par l'accepter. J'en ai fait une position d'énonciation, d'appréhension et de compréhension du monde. Je me suis construite comme *sujet*. Mais malgré ce long travail d'acceptation de ce que je suis, je ne peux que constater que les problématiques avec lesquelles je cohabite au quotidien manquent encore de visibilité. Les femmes asiatiques et les adopté-es font partie de *minorités* au sens politique du terme, et ne sont de ce fait que très peu représentées dans les sphères de pouvoir largement accaparées par le groupe social majoritaire des hommes blancs cisgenre hétérosexuels. Nos voix ne sont ni assez entendues ni

¹ J'emploie le terme *femme* à partir de mon point de vue situé de femme cisgenre (dont le genre est en accord avec celui qui lui a été assigné à la naissance).